

QUAND LES MOTS DEMENAGENT.
A la Conquête des Mots Assignés

**"Etranges enfants, avaient-ils seulement une langue?
Ou le constat d'échec d'une pédagogie utilitariste."**

Avant que je ne débarque pour la première fois dans une classe (et je garde expressément le mot "débarque") on m'enseigna comme par "ordonnance" qu'il fallait que ces chers petits abordassent un certain nombre de mots de vocabulaire, nombre qui variait selon les années d'âge et les quartiers... Car bien évidemment certains pauvres petits faisaient des indigestions de mots, d'autres faisant des crises d'anorexie.

Cela confinait dans presque tous les cas au malaise et j'avais parfois quelques nausées.

Mais où prendre les mots : les profs conseillers, inspecteurs de tout poil répondaient dans un bel accord qu'il fallait les puiser, en tenant compte de leur vécu, leur expérience de vie : (ce qu'ils jugeaient comme déjà une pratique progressiste...) et s'ils en avaient la possibilité, s'ils le désiraient vraiment... s'ils étaient doués, s'ils se réveillaient, les enfants pourraient acquérir d'autres mots, et passer comme il est dit communément à d'autres NIVEAUX de langue !

Il arriva qu'un jour je devais présenter une leçon de langage. Ma directrice avait remarqué que les enfants ne comprenaient pas toujours les consignes que je leur donnais. Quand je demandais à ces bambins de 3 ans se levant de sieste, d'aller chercher leurs souliers... il y avait souvent de grandes interrogations pour la plupart d'entre eux.

Elle me suggéra : "Tout de même, un matin vous devriez faire une leçon sur le mot soulier. Inscrivez cela dans votre cahier journal... Comme ça tout le monde le saura et ce sera un mot de plus de vocabulaire pour certains.

J'étais naïve, obéissante, désirant tant faire le bien des enfants. Je préparais donc ma "séquence" de langage intitulée "soulier". Je regardais la définition dans le dictionnaire : "chaussure qui couvre le pied et qui s'attache par-dessus, en

maroquin, peau de chèvre, veau, castor, vache retournée, de prunelle, de satin, de taffetas" mais aussi... dans le cas de droit sur l'autre. "S'il arrivait que l'un cédât son droit à l'autre, celui qui se démettait de son droit à l'autre afin que la cession fut valide, ôtait son soulier et le donnait à son parent".

La première définition me convenait parfaitement.

Je fis une leçon d'éducation motrice et brandissant des "souliers", je dis : "C'est quoi ça ?"

Bottes, pompes, basket, tennis, chaussures, kickers, godasses... mais point de souliers en dépit de mes insistantes questions "Y a bien un mot, cherchez bien" Rien n'y fit !

On ne me l'avait jamais dit au départ, c'est moi qui fis ici au plus vite sous peine d'être chahutée, l'apprentissage des langues qu'on parle ici chez eux; je sentis qu'on m'avait laissé choir !

Etranges enfants, avaient-ils seulement une langue. J'étais pourtant de leur pays, mais l'avais-je bien parcouru ? Tel le "spéléologue", je compris qu'il fallait explorer d'autres mots et lettres, découvrir les "accents" qu'il donnait aux choses, les LEURS, avec leur propre musique.

Comment allais-je réussir à pénétrer en ce pays que je croyais connu ? L'abordage serait difficile !

J'appris plus tard que le parcours de ces enfants se faisait en fonction de leur "niveau de langue" et que la compétence en matière d'orthographe était décisive puisque cela semblait déterminer, dans bien des cas pour plus tard, leur rang au sein de l'échelle sociale.

J'y vis là une injustice, inégalité dont j'avais été la victime comme fille d'émigrée. Je me rappelais les marges de mes écrits étaient remplies d'encre rouge, avec des : "écrivez donc français... non-sens - impropre - incorrect - cherchez dans le dictionnaire - ce mot a deux s..."

J'ai eu du mal à résorber ces humiliations devant les difficultés, je ne voulais pas passer la ligne de démarcation de certaines villes. Je m'accrochais à ces "problèmes" et ne voulais en aucun cas capituler -désertier-.

Poser autrement le problème de l'égalité et de la logique dominante de l'explication de l'échec scolaire.

Des questions m'assaillaient, mais je ne trouvais pas de réponses, ou tout au plus des youpalas pédagogiques, où restait entier le problème de l'exclusion, de l'imaginaire, du jeu, de la fantaisie. J'avais intériorisé la logique dominante de l'explication de l'échec scolaire, comme l'écrivait T. Lainé dans "Gennevilliers Magazine", celle qui consiste à dire :

"qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans la tête de l'enfant, finalement responsable de l'échec scolaire... Je retourne complètement cette logique et ce, à partir de ma pratique personnelle de la souffrance liée à l'échec scolaire des enfants que je vois. Et je dis que tous les enfants sont doués d'un ardent désir d'apprendre, qu'ils soient nés dans un milieu ouvrier ou non ; c'est un désir véritablement pulsionnel lié à la libido de l'enfant et qui fournit l'énergie première à ceux qui fonctionnent bien.

Cette nouvelle logique conduit à préciser de quelle nature sont les interdits qui ont pu intervenir dans la trajectoire de la vie de l'enfant, compte tenu de ses rapports avec le patrimoine affectif et culturel qui l'entoure et qui inhibe ce désir d'apprendre".

Prendre conscience de ma propre aliénation, de mes comportements contradictoires pour qu'une culture de l'imaginaire soit possible. Ce fut un chemin long, difficile, car :

"Pour qu'une culture de l'imaginaire soit possible et positive il convient de créer les conditions favorables à une prise en compte concrète des formes qu'elle peut prendre chez chaque enfant : récits, contes, poèmes, journal, biographie rêvée et parallèle à la vie quotidienne. Pour que ces formes puissent se concrétiser, il faut qu'un milieu stimulant lève les tabous tout en fournissant les moyens linguistiques ou graphiques qui sont nécessaires".

Michel Cossem - "Pour une culture de l'Imaginaire"

Les ateliers qui se sont déroulés dans la cour du collège Mistral, en Avignon (durant la période du Festival) avec le GFEN pendant plusieurs étés ont été le premier déclic me permettant de faire les pas de la rupture avec la logique dominante.

Ne plus avoir honte de pouvoir choisir mes mots, inventer d'autres définitions, oser décortiquer et débusquer "les impropriétés les plus subtiles des mots". Je ressentis comme une espèce de nécessité et violence à la fois contre ceux qui gèrent la stricte "légitimité" des mots à utiliser qu'ils consignaient dans leurs dictionnaires et académies comme de précieux butins, et qui ne devaient plus être la propriété privée de quelques-uns. J'eus la conviction que les défenseurs d'ordre ne pourront jamais maîtriser toutes les aventures, indocilités des mots...

Voilà ce dont il fallait que je fasse prendre conscience aux enfants ! Bataille sans merci, contre les pratiques utilitaristes, conduisant les enfants sur des chemins inattendus, pour qu'ils puissent exercer leur liberté. Il est des exemples qui m'ont marquée.

Aussi à Gennevilliers, dans ce quartier des Grésillons, des enfants de CEL croyaient qu'il y avait des mots "élus", "choisis" (et qui ne devaient pas figurer sur les cahiers d'école, car ne figurant pas dans le dictionnaire ou dans les manuels).

"Le Marché aux Mots".

Voici ce qui se passa dans l'atelier sciemment nommé "le Marché aux Mots" pour "rendre la parole à ceux à qui elle appartient, tous les hommes".

Première consigne: "Prenez chacun un cahier, nous allons partir dans votre quartier, où se tient le marché, mais au lieu d'aller chercher des marchandises, vous irez chercher des mots que vous inscrirez sur votre cahier".

L'enseignante et moi, leur remettons un petit cahier.

"Bof, c'est un quartier pouilleux, un quartier de merde. Y a rien à dire. Pourquoi tu nous donnes des cahiers, on peut pas tout remplir..."

J'insiste en disant : "Mais vous pouvez écrire tous les mots"

"Oui, mais ici c'est moche, derrière y a l'hôpital des fous (il s'agit seulement d'un hôpital de jour). Y a des choses écrites qui ne nous intéressent pas".

"Même les choses pas intéressantes pour toi, tu peux les écrire et les autres peut-être, ils les trouveront intéressantes".

Ils commencent à se mettre en route en maugréant. Certains me provoquent devant les voitures garées devant la Bourse du Travail... "Hé... même les numéros de voitures on peut les mettre dans les poèmes avec leurs noms" - "Oui même les numéros de voitures" - "Hé... Même ce qu'il y a sur les affiches (c'étaient des affiches syndicales)" - "Même les mots des affiches". Ils sont stupéfaits de ma réponse et je les vois commencer à remplir les feuilles du cahier.

Chacun fit ses provisions à ma grande surprise, beaucoup de cahiers furent remplis. Mais les garnements m'attendaient.

"On les a remplis, alors maintenant tu vas les lire et les écrire tous". Bien sûr qu'il fallait les lire et écrire tous, c'était les conditions même de la réussite. Ils écoutèrent avec patience.

La collègue et moi n'avions pas prévu assez de feuilles et tableaux pour recueillir leurs mots. Ils guettaient la moindre faille, le moindre oubli... pour nous rappeler le contrat. Ils découvrirent toute la richesse des uns et des autres.

On avait ouvert les vannes, ils pouvaient s'abreuver de mots, comme on s'abreuve d'eau ; les mots de leur quartier enfin nommés, reconnus.

Et c'est à cette condition qu'ils ont accepté d'entendre les voix des poètes connus comme celle de Dominique Grandmont, de comprendre, suivre les détournements de la langue, trouver comme le dit Leiris: "la vie intermédiaire ou intermerdière grâce à laquelle le sujet dira ce qui doit être dit". Dans l'école traditionnelle, il paie souvent ce prix, s'il est rebelle, d'une évaluation de censeurs. Ces derniers "tels les Dieux plantés sur les crêtes juchés sur les échasses des poteaux téléphoniques maîtrisent les codes et veillent sur la ville".(Simon Brest)

La traque des mots.

Une institutrice qui laisse dire à ses élèves des mots d'argot: boxon, fumier, au cour d'une pièce de théâtre et de plus le jour de Noël devant les parents de l'école ne peut être que qualifiée "d'irresponsable"!

Cultiver les activités de subversion pour grandir.

Faire le "charivari" des mots au sens carnavalesque à la récréation, dans les couloirs, à huis-clos, cela peut se concevoir. Mais aborder le théâtre par ce biais, en les trafiquant, en les maraudant, tels des mauvais garçons : "Ah non!", le Théâtre est un produit "écrit", "fini", "noble" avec un vocabulaire de choix dont il faut imprégner l'enfant, un modèle auquel il doit être confronté ; sinon à quoi servirions nous? Les plus progressistes disent pourtant "Il faut s'emparer du vécu et de ce qu'il dit, mais s'il a un handicap socioculturel, les choses se compliquent. Nous avons la responsabilité de combler les trous, de compenser. Souvent cela se traduit aussi par plonger l'enfant dans un bain de culture et s'il emprunte les voies plus ou moins défendues, le gardien du sens unique saura ménager des chicanes et des panneaux d'entrée interdite.

Ainsi ce n'est pas par gentillesse que la maîtresse a laissé les enfants libres de s'exprimer et de décider de faire un spectacle parti de Starky et Hutch (devenu Sardine et Boeuf) mais bien parce qu'elle considère que les mots sont vivants, que le plaisir de déranger le langage est un véritable travail et qu'à travers les situations et consignes mises en place par elle, ils ont alors eux-mêmes démonté le mécanisme du comique de situation de langage qui crée leur propre rôle (qu'ils n'ont pas appris, disent-ils en passant dans leur bilan, car c'est trop "difficile" et pourtant ils sont restés le soir à travailler pour apprendre "quelque chose" ensemble).

Le travail ajoutaient-ils "c'est faire des opérations". Dans ce sketch, ils avaient travaillé, mais ils ne le reconnaissent pas véritablement comme du travail, tout au plus un moment de délassément.

Car est-ce travailler que de ramasser des mots au bord du trottoir ? (pour reprendre les remarques acides de certains collègues) "Car enfin ce sketch, on entend boxon, fumier..."

Jusqu'où pouvait-on aller dans ce tripatouillage verbal porté sur la place publique ?!!

Cher (e) collègue, tais- toi et écoute cette belle langue et suis ce conseil. Tourne ta langue sept fois dans ta bouche avant de parler.

Et ton identité ? Laquelle ? Quelle reconnaissance ?

Ah merde, je n'y comprends plus rien maintenant !

D'ailleurs, tu ne parleras avec des gros mots que lorsque tu domineras la langue française et que tu seras reconnu en tant que tel, tout comme Céline, les journalistes, les hommes politiques, mais pas avant, sinon tu seras vulgaire.

"Remets ton pantalon David, mais tu es sourd à la fin! Je te dis de remettre ton pantalon. Mais tu le fais exprès? Ca doit être la crise des 3 ans, avec l'opposition systématique. Je te dis de remettre ton pantalon".

Apprendre Molière, c'est possible? Merdre alors, de par ma chandelle verte -oui- c'est possible, mais cela passe par la reconnaissance de la propre identité des enfants et de ce fait l'enfant se trouve sensibilisé aux différentes langues et les utilisera dans les différentes situations.

Quand les mots déménagent...

Comme le disait Christiane Rousset dans un numéro de Dialogue: "Des paris philosophiques idéologiques dont est nourri le regard de l'adulte sur l'enfant découlent son attitude, ses interventions, son écoute. C'est la qualité de cette écoute de toutes ces petites personnes qu'il a en face de lui qui permet ou non l'existence de leur parole, le fonctionnement de leur imaginaire."

On le voit donc, les pratiques "technicistes" condamnent à enfouir profondément le besoin légitime de savoir, le besoin d'oser questionner , transformer le monde, et à tuer en soi toute envie de renverser l'ordre établi, installant ainsi des attitudes de fatalisme (surtout quand on appartient à un milieu populaire).

Il est important de cultiver des activités de subversion, de création, pour grandir. Les enfants pour qui le mot n'a qu'un sens univoque, ne s'autorisent généralement pas à entrer dans "du temps perdu", car faire travailler son imaginaire, ça peut mener où? et qu'est-ce que cela peut me rapporter? Ma parole, ma pensée, comment peut-elle être prise au sérieux? On nous a tellement inculqué qu'il fallait garder sa place (assignée) et les mots avec! En témoigne cette anecdote que j'ai vécue l'an passé, au cours d'un atelier d'écriture.

En fin d'atelier, chaque enfant choisit une feuille de couleur, pour écrire son poème après plusieurs phases de pillage des autres et des auteurs. Je vois Farid, désespéré, ayant un mot collé entre ses doigts, cherchant à s'en dépêtrer. Il me dit: "Maîtresse, j'ai plus de place à la ligne". Je lui réponds: "Fais-en une autre, trouve de la place!

- Oui mais, t'as pas mis de place, comme dans les cahiers."

Je ne réponds rien, car il attendait visiblement que moi, l'institutrice, je pouvais m'autoriser à déplacer des mots... Silence, puis: "Maîtresse, i faut qu'je change de place, parce que les mots déménagent?"

"Toute langue n'est-elle pas qu'arbitraire et de pure convention? Le fait de mettre les mots à leur place, voilà ce qui me paraissait logique, "rentable", et plus conforme à l'ordre logique des choses. C'est sous l'angle des interdits touchant à la parole, au langage, donc de privation de liberté, qu'il s'agit de se battre." (Tony Lainé)

On disait à Bethoven, composant sa 9ème symphonie: "Mais cela ne se fait pas, Maître". A quoi le fou répondait: "Mais cela se fait, puisque je le fais".

Colette Charlet

Bibliographie:

Michel Leyris: "Langage. Tangage, Mots sans mémoire"

Alain Nadaud: "Voyage au pays du bord du gouffre".

Dialogue N° 55. (Sans oublier les expériences pratiques menées par Sylviane Maillet et Christiane Vidal).